

des. Les ministres du premier cabinet Lopez qui manquent sont MM. Aguilar pour les affaires étrangères, et Frias pour la marine. On parlait vaguement du marquis de Cajo-Irujo pour le ministère des affaires étrangères.

M. Anguelles, tuteur de la reine, et Mme Mina, surintendante du palais, n'avaient pas encore donné leur démission.

Les quatre ministres présents ont été réintégrés chacun par un nouveau décret. Le général Serrano, en qualité de ministre du gouvernement provisoire primitif, a signé la nomination de M. Lopez, et celui-ci a signé les autres. Les décrets sont rendus dans cette forme : " S. M. la reine Isabelle II, et en son nom le gouvernement de la nation, a décrété, etc."

La garde nationale est dissoute et désarmée, mais pour être bientôt rétablie ; car un décret signé de M. Cabellero enjoint à M. Cortina, inspecteur-général des milices nationales, de s'occuper sans délai à réorganiser celle de la capitale, qui doit être, dit le décret, une des principales garanties de la liberté et de l'ordre public.

Le désarmement de la milice s'est opéré sans aucune difficulté.

M. Mendizabal s'est réfugié à l'ambassade anglaise. Le général Seoane a obtenu la liberté de se retirer chez lui, à Madrid.

On savait à Madrid, que Van-Halen, avait ouvert son feu le 20 contre Séville. Une division expéditionnaire venait d'être organisée pour se porter immédiatement sur l'Andalousie, sous les ordres du maréchal-de-camp Maszaredo.

On a tiré le canon pour la fête de la reine Christine.

Zurbano était parti en poste, le 23 au matin, avec trois aides-de-camp, se dirigeant vers l'Andalousie, sans qu'aucune mesure eût été prise pour entraver sa marche. Des passeports pour la France avaient été accordés au général Seoane, au brigadier Lemmey, ex-gouverneur de Madrid et à tous ceux qui, se jugeant compromis, comme eux, par les derniers événements, avaient demandé à s'absenter. La résidence de Madrid avait été permise aux généraux Ferraz, Chacon, Iriarte, Enna. Personne, en un mot, n'avait été inquiété en aucun sens. La concorde et la paix avaient succédé, comme par enchantement, à l'agitation factice dont Mendizabal avait un moment donné la triste comédie.

Bayonne, le 11.

Dans une adresse présentée à S. M., le 8, par le cabinet entier, en présence du corps diplomatique, des corps de l'Etat et des autorités de Madrid, le ministère a déclaré que, la volonté nationale étant que la reine soit déclarée majeure, elle le serait dès qu'elle aurait prêté serment devant les cortès, et que, en attendant leur réunion, il gouvernerait en son nom. La reine a immédiatement adhéré à cette déclaration.

Sont nommés capitaines-généraux : le général Montes (de la Galice), le général Soria (de l'Éstramadure), le général Amor (des provinces basques).

La députation fueriste de Biscayre a été installée le 5. La junte s'est spontanément dissoute le 6.

La députation a convoqué les juntes générales à Guernica pour le 15.

L'opposition au nouveau gouvernement de la part des juntes paraît devoir prendre une nouvelle extension. Une lettre de Madrid du 3, dit que le colonel Ortega, un des chefs du parti exalté, celui-là même qui, à Saragosse, tenta une attaque dont l'issue fut malheureuse, vient d'installer une junte aragonaise à Almonia, à dix lieues de Saragosse, en opposition avec les nouvelles autorités établies dans cette ville, au nom du gouvernement provisoire, par le brigadier Ametter.

Le colonel Ortega paraît devoir tenir pour l'établissement d'une junte centrale.

Madrid, 4 août. Aujourd'hui sont arrivés à Madrid, par la diligence de France, le très excellent seigneur don Salustiano de Olozaga, et la famille du général O'Donnell.

M. Olozaga est nommé précepteur de la reine.

Catalogne.—La junte suprême vient d'adresser aux habitants la proclamation suivante, qui fait connaître ses intentions au sujet du gouvernement futur de l'Espagne : " La junte sachant que la convocation des cortès générales a produit une grande anxiété, et désirant que le pays connaisse immédiatement sa pensée, a résolu en séance extraordinaire de ce jour, de déclarer qu'elle n'abandonnera pas la bannière déployée dans Sabadell sous la devise de la constitution de 1837, Isabelle II et la formation d'une junte centrale, bannière sous laquelle s'est placé le général don Francisco Serrano lorsqu'il a été nommé chef du gouvernement provisoire, en acceptant, sous cette condition expresse, cette tâche épineuse, et en la transmettant de même à ses collègues. La junte s'occupe de cette affaire intéressante et prochainement elle publiera des documents du plus haut intérêt.

Perpignan, le 12 août.

Dépêches télégraphiques.—La junte de Barcelone a fait sa soumission le 10 au gouvernement de Madrid, se remettant de ses pouvoirs comme junte suprême, et se bornant à être junte consultative, conformément au décret du ministre Lopez.

Le 9, à Valence, on se préparait avec calme aux élections des cortès. On approuvait les actes du ministère Lopez.

—Des nouvelles de Lisbonne portent qu'Espartero y est arrivé.

La duchesse de la Victoire a été traitée avec les plus grands égards. On lui a offert une escorte pour la conduire où elle voudrait aller.

Elle se rend, dit-on, en France, et de là en Angleterre.

UNE NUIT TERRIBLE.

Peut-être avez-vous rencontré, sur l'asphalte parisien, un chapeau à très-petite forme et à très-larges bords, une chevelure mérovingienne, une barbe dont la couleur tient le milieu entre l'orange et la carotte, un cigare sortant de l'épaisseur de cette même barbe comme du sein d'un bois taillis, enfin un paletot semé de grands boutons qui ne dépareraient pas les Pierrot des Funambules. Ces divers ingrédients composent l'artiste éminent, mais peu connu, que nous avons l'honneur de vous présenter sous le pseudonyme d'Adalbert. Légèrement, notre Rubens présomptif se nomme Jean-Nicolas. Mais Jean-Nicolas est terriblement prosaïque, surtout quand il s'allie avec un nom de famille non moins vulgaire. En conséquence, et quoi qu'en puisse dire par-rain et marraine, le propriétaire de la chevelure et de la barbe ci-dessus décrites s'est lui-même rebaptisé du nom d'Adalbert, qui vous a un petit air germanique, un certain parfum burgrave tout à fait convenable pour un adepte de l'art chevelu, barbu et incompris.

Or, Adalbert, puisqu'Adalbert il y a, daigne nous dire : *Mon ami*. A la vérité, ce titre ne signifie pas grand'chose dans la bouche de ces bons garçons qui vous tutoient, et à qui, souvent, vous auriez besoin de répondre : *Bonjour, mon ami, comment t'appelles-tu?* Paris est plein de ces intimités-là. Certainement, nous sommes très-fiers des poignées de main d'Adalbert ; mais les bouffées de son inévitable cigare nous font redouter tant soit peu le plaisir de sa rencontre.

Comme Adalbert n'est pas de première force pour la partie du dessin, comme ses personnages ont souvent un bras plus long que l'autre, ou un nez qui se permet de ne pas être au milieu du visage, les camarades dévoués qu'il compte dans deux ou trois journaux vantent à outrance son coloris. Il est de fait que, bon gré mal gré, ce coloris-là doit forcer l'attention et attirer le regard. Adalbert aurait pu prendre un brevet pour ses nuages vert-pomme et ses cheveux lilas. A titre d'inventeur, il a bien le droit de s'en réserver le monopole.

Pour trouver apparemment une nature encore plus excentrique, Adalbert résolut de voyager. D'autres artistes ou écrivains contemporains se sont procuré la gloire de découvrir, celui-ci la Méditerranée, celui-là l'Espagne, ou l'Allemagne, ou la Suède. Adalbert put bien se figurer que sa bonne fortune lui ménagerait, même sans sortir de France, quelque terre vierge, quelque région inédite sur laquelle il planterait son pavillon, c'est-à-dire son chevallet, en signe de souveraineté, et qui lui fournirait à discrétion des montagnes, comme on n'en voit guère, des arbres comme on n'en voit pas.

C'était dans la saison où les boulevards se garnissent d'autant de verdure que la poussière et le gaz en laissent éclore ; où le feuilleton dramatique se sépare en lamentations amères sur sa triste destinée qui le condamne à voir des opéra-comiques, et des vaudevilles quand les prés sont si fleuris, quand les oiseaux gazouillent de si jolies chansons ; plaintes tellement touchantes, que le lecteur, à moins d'avoir un cœur de granit, ne peut s'empêcher de répondre au docteur écrivain : *Allez vous promener*. Alors les imaginations vagabondes ne rêvent que voyages pittoresques. Le bonheur, pour elles, réside dans le coupé d'une diligence, sur le pont d'un paquebot, dans la salle à manger d'une auberge. Oh ! le fouet du postillon, la cheminée fumante d'un steamer (prononcez *bateau à vapeur*). Oh ! les malles à faire, à défaire et à refaire ! Oh ! le gracieux habit vert que toutes les nations européennes, on ne sait par quel accord touchant, ont affecté à l'aimable institution des douanes ! Oh ! l'appareil obligé des excursions pédestres ! la blouse, les guêtres, la gourde, le havresac ! Vivent les mauvais soupers que l'appétit récolté dans une longue étape, se charge d'assaisonner ! Vivent les lits durs que la fatigue rend doux et mollets ! Vivent surtout les rencontres originales, les épisodes piquants, les aventures, en un mot !

Malheureusement, sous le niveau de la civilisation et de l'aplatissement modernes, les aventures deviennent un fruit de plus en plus rare. Bientôt le prosaïque chemin de fer achèvera d'anéantir cette tradition obligée des voyages d'autrefois. Avec ce moyen de locomotion perfectionné, vous partez et vous arrivez tout brutalement comme un ballot, comme un paquet, comme un boulet de canon, dépourvu d'yeux, d'oreilles, d'intelligence.

Adalbert chercha donc (et en cela nous ne saurions le blâmer) les lieux où le progrès se ferait le moins sentir, et où l'on serait le moins exposé, en poursuivant le pittoresque, l'imprévu, le naïf, à se trouver vis-à-vis d'un café estaminet, orné de deux queues de billard pour enseigne, et de l'inscription obligée : *— Ici on joue la poule*. Les troubadours de salon, avec leur bouche en cœur, leurs yeux levés vers le plafond, et leur main gauche sur le quatrième bouton de l'habit, ont démesurément abusé de cette pauvre Bretagne, illustre et noble terre. L'Auvergne se réhabiliterait difficilement de tous les vaudevilles et mélodrames vertueux dont elle partage le charabia et la gloire avec la Savoie. Il n'est pas jusqu'aux vallées lointaines des Pyrénées que ne gâte de plus en plus le luxe des baigneurs d'eaux minérales.

Après mûr examen, Adalbert se détermina pour les Cévennes, contrée fertile, elle aussi, en aspects grandioses et pittoresques, en beautés fortement prononcées, qui se marient bien avec les souvenirs historiques empreints à chaque pas dans ces âpres paysages. Les Cévennes, d'ailleurs, ont l'avantage de n'être point à la mode ; elles ne sont pas encore envahies par les conventions de l'élégance et de la *confortabilité* comme on dit dans un certain jargon franco-anglais, également ridicule en France et en Angleterre.

Déjà notre artiste a laissé derrière lui Paris et sa banlieue. Il a remonté la Loire. Le voilà engagé au milieu de ces rudes montagnes qui, depuis le Velay jusqu'aux plaines où Nîmes et Montpellier s'épanouissent par leurs